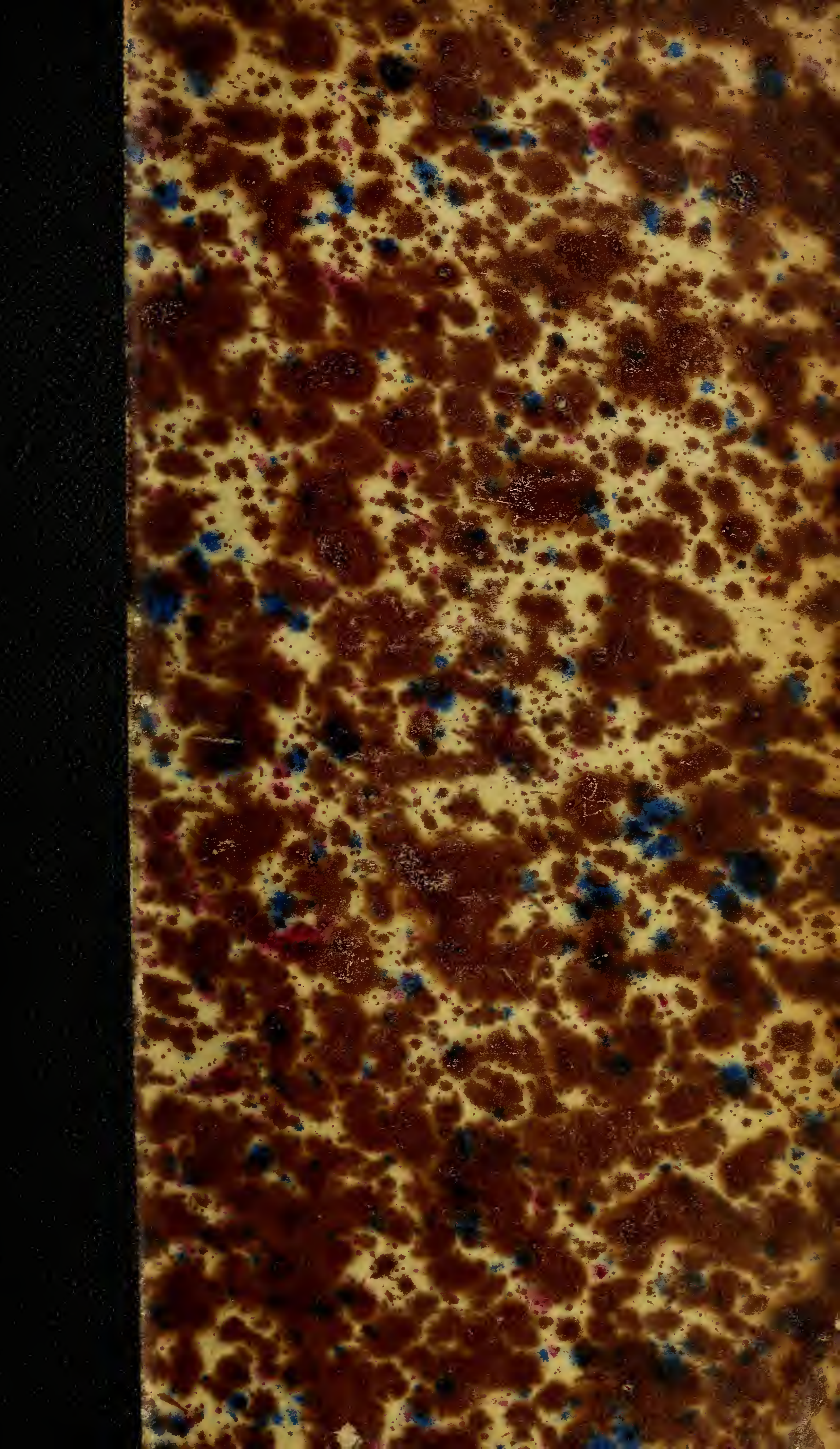



FIDE ET FORTITUDINE

1792.

PETITE ÉPITRE,

EN VERS,

ADRESSÉE A UN GRAND ARISTOCRATE ;

ET A TOUS CEUX QUI PENSENT COMME LUI.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. CONDORCET.

Pour ne pas t'ennuyer, je ne dis qu'un seul mot.
Je crois, quand je t'écoute, écouter un Turgot.

PETITE ÉPITRE

EN VERS,

Adressée à un grand Aristocrate, et à tous ceux qui pensent comme lui.

> Fecit vis patriæ versum.

ALORS qu'on va courant dans son seizième lustre,
On ne fait point de vers comme un poëte illustre :
Je n'ai qu'un esprit lourd, mais un cœur ferme et bon,
Mon amour pour le peuple, est mon seul Apollon.

Barons, princes, prélats, votre fière cohorte,
Contre le peuple, en vain, va mendier main-forte ;
Lorsqu'on voit en tous lieux, grace au ciel, grace au tems,
Prêtres et rois, livrés au glaive du bon sens ;
L'arme du ridicule au bon sens réunie,
Ne laissera jamais votre audace impunie.
Vous méprisez le peuple ! il est maître des rois,
Et lui seul a le droit de vous donner des loix.
A cette vérité, [dont ne doute aucun sage],

Rendez enfin, rendez un éclatant hommage,
Et n'esperez plus voir un mortel respecté,
Sans talens, sans vertus, et sans utilité.

Un utile travail rend l'homme respectable,
Et l'oisive arrogance est toujours méprisable.
Pour prétendre à la gloire, il est un seul moyen,
Elevez-vous au rang ! . . . du libre citoyen :
Tant que la liberté ne vous est pas ravie,
Rendons graces aux dieux du présent de la vie ;
Mais avant de céder au despotique effort,
Tout digne citoyen donne ou reçoit la mort.

Ce peuple si fameux, qui régna sur le Tibre
Avec nos droits de l'homme, eut toujours été libre ;
Mais son patriciat, son esprit conquérant,
L'avoient soumis d'avance à la loi d'un tyran.

Que de fois ai-je dit, en faisant la lecture
De tes sages écrits dictés par la nature :
O Paine ! ton bon sens, une fois répandu,
Du trône et de l'autel le pouvoir est perdu.

Quoi ! prêtre mensonger, tu veux que je renonce
Au Dieu bon, que mon cœur à mon esprit annonce !
Ah ! si je t'écoutois, je serois dans le cas
De m'écrier : non, non, ton Dieu n'existe pas.
L'homme qui pensera, comme tu veux qu'on pense,
Avec toi, dans l'enfer, aura sa récompense.
T'ai-je donné des yeux, dit Dieu même aujourd'hui,
Pour ne voir les objets que par les yeux d'autrui ?
Ton cœur et ta raison sont les yeux de ton ame,
Qu'ils guident ta conduite et ne crains aucun blâme.
Je parle au grand muphti ; car le prêtre romain
Tolérant, ne fit pas couler le sang humain.

Renversons, en passant, le cheval de bataille
De nos amans discrets de la cour de Versaille.
Celui que nous nommons, pouvoir exécutif,
Doit sans cesse obéir au corps législatif ;
Par la même raison, [si je ne suis pas bête,]
Que Dieu veut que mon bras soit soumis à ma tête.
Mais sans roi, le sénat sera trop absolu :
Non, lorsqu'après deux ans son règne est révolu,
Aucun représentant, dans notre heureux systême,
Ne peut être oppresseur, sans s'opprimer lui-même.

Finissons, il est tems ; car, sans doute, chacun
Doit me comprendre assez, s'il a le sens commun.

Ayant lu mon épitre à mon aristocrate.,
Un aimable Feuillant, sur le ton d'un Socrate,
Peut-être va prouver, par de bonnes raisons,
Qu'un de nous deux a droit aux petites maisons.

Voilà mon sentiment moral et politique,
Et je le donne ici pour mon serment civique ;
Car je suis un peu Quakre et ne veux point jurer,
Quand, de son ordre, un roi voudroit me décorer.

Ità sentiebat rusticanus vir.

PETRUS-ARNALDUS OLIM, vice comes Albucensis.

Anno Domini 1792. *Anno libertatis* 4.

A PARIS, de l'Imprimerie du CERCLE SOCIAL,
rue du Théâtre-François, n°. 4.

